

L'HISTOIRE DE GEORGES



Georges, journaliste au journal parisien « France d'abord », va rendre visite à son père Léon Grachetta à Amiens, le 15 septembre 1942. N'allez pas croire qu'il fasse partie des collabos. Non. Il a toujours eu des idées progressistes. Il a décidé de rester au journal car c'est un moyen, pour lui, d'être au courant de pas mal d'informations ; secrètement, il fait partie d'un réseau de résistants...

Georges a trente-cinq ans et son père en a vingt de plus mais il a gardé une silhouette étonnamment jeune pour son âge. Bernadette, sa mère, est décédée de la grippe en 1932.

Georges est dans le train Paris-Amiens de 5h02. Il sera en gare de Creil à 6h30.

Le train stoppe brutalement. Que se passe-t-il ? Ça parle fort, en allemand. L'inquiétude se lit dans le regard des passagers. La vieille dame à côté de Georges est bien près de flancher : ses mains tremblent et elle écarquille les yeux.

Georges lui aussi commence à frémir à l'idée que des soldats allemands montent dans le wagon. Au moment même où il songe à l'article qu'il doit

écrire cette nuit dans la cave de Henri Ambroise, la porte du wagon s'ouvre brutalement.

« Papiere ! » Deux soldats entrent. Ils sont jeunes, à peine plus de vingt ans. « Ausweiss Papiere ! » hurlent-ils. La vieille dame assise aux côtés de Georges panique de plus en plus. Au moment même où les deux Allemands se dirigent vers elle, elle fouille dans son sac. Prise de panique, elle ne trouve pas ses papiers. Elle est à deux doigts de tomber dans les pommes.

Quand son tour arrive, Georges ouvre son portefeuille et fait tomber sa carte de presse. Un des soldats la ramasse. « Ah ! Journaliste, je vois... » Le soldat détaille la carte avec intérêt. « Ah ya ! Je vois ! France d'abord... » Georges a repris son assurance : « Oui, je pars en reportage. » « Très bien ! » reprend le soldat, « Eh bien, bon reportage ! »

Puis ils se tournent vers sa voisine. La vieille dame devient toute rouge : « Je suis désolée, je ne sais pas où je les ai mis... » Et sa voix, paralysée par la peur, s'étrangle dans sa bouche. Brutalement, le soldat la saisit par le bras pour l'arrêter. À ce

moment, Georges dit : « Je la connais, c'est une amie de ma mère ». Les soldats se regardent et décident de la laisser. « Mais ne les oubliez plus, surtout ! » Ils s'éloignent.

– Merci, jeune homme.

– De rien. Il faut bien se serrer les coudes entre Français...

– Vous descendez où ?

– Je vais rendre visite à mon père, à Amiens.

– Moi aussi j'habite Amiens. Ce n'est pas facile de vivre avec l'Occupation. Toutes ces restrictions, c'est insupportable.

Elle se tait un moment avant d'ajouter :

– Le plus insupportable, c'est de voir tous ces uniformes dans les rues. On n'est plus chez soi.

Elle questionne Georges sur son journal : « Comment faites-vous ? Ça ne doit pas être facile tous les jours de savoir qu'on est censuré... »

Georges sourit : « En faisant attention, on arrive quand même à donner des informations qui... » Il s'arrête, il ne doit pas en dire trop.

Alors elle lui dit : « Je sais, je vous lis tous les jours et vos informations sont – elle cherche ses mots – très utiles... »

Tous les deux se taisent. Ils se comprennent...

À ce moment précis, le train redémarre. La conversation dure tout le trajet, jusqu'à la gare d'Amiens. Ils échangent leurs adresses et se promettent de se revoir très rapidement.

Deux jours après, le journaliste rend visite à la vieille dame.

– Un malheur est arrivé. Ils ont pris mon père...

– Entrez, vite !

Elle ferme la porte en regardant à droite et à gauche dans la rue. Elle l'invite à s'asseoir dans un fauteuil du salon et lui explique : « Je suis au courant. Suite à des dénonciations, les Allemands ont embarqué une centaine de personnes ». Elle poursuit : « Ils les ont emmenés au camp de Royallieu, à Compiègne ». Georges comprend que

son père est condamné car Royallieu, on ne le quitte que pour rejoindre les camps de la mort...

Il décide sur-le-champ de se rendre à Compiègne. Il prétexte devoir rédiger un article sur la façon humanitaire dont les Allemands traitent « les terroristes », avec la collaboration de la police française.

Un officier allemand le reçoit.

– Tout se passe bien dans ce camp. Les prisonniers sont bien traités.

– Ils dorment dans des dortoirs ?

– Venez voir, nous n'avons rien à cacher. Suivez-moi.

Ils entrent dans un baraquement.

– Mais... ils n'ont pas de matelas ?

– Bien sûr que si mais ils sont à la désinfection. Nous sommes très à cheval sur l'hygiène... répond l'officier en souriant.

– Et là, à terre, c'est du sang ?

– Ah ya ! Un homme s'est blessé ce matin. Certains sont maladroits, vous savez...

Dans la cour, Georges reconnaît la silhouette de son père. Il s'approche, l'homme se retourne, ils se dévisagent longuement sans rien dire.

L'officier s'est éloigné.

Georges va vers son père. Personne ne les regarde, il lui tend une cigarette. L'homme la prend sans rien dire. Sa main tremble. Georges craque une allumette. L'homme tire une longue bouffée.

– Je crois que c'est la meilleure cigarette que j'aie jamais fumée.

– Tenez, je vous laisse le paquet.

Un soldat lui fait signe de s'écarter.

L'homme dit encore :

– Je penserai à vous en les fumant.

Georges fait quelques pas et brusquement il se retourne. Il revient sur ses pas.

Ils s'étreignent.

